

**RAPPORT DE CORRECTION
D'ÉTUDE ET SYNTHÈSE DE TEXTES
Conception ESCP Business School
CONCOURS 2020**

SOMMAIRE

le sujet	2
Attentes du jury	2
Remarques de correction	3
Conseils aux futurs candidats	5
Corrigés type	6

Le sujet

Le corpus se composait cette année de trois textes qui, dans un contexte de conscience aiguë de crise et d'urgence environnementales, proposent une réflexion forte sur les rapports que les hommes entretiennent avec la nature.

Texte 1 – Michel Serres, *Le Mal propre, Polluer pour s'approprier ?*, Le Pommier, 2008, p. 42-47.

Texte 2 – Christian Godin, *La Haine de la nature*, Champ Vallon, 2012, p. 151-155.

Texte 3 – Francis Wolff, *Trois utopies contemporaines*, Fayard, 2017, p. 45-50.

Si les trois textes soumis aux candidats s'unifiaient autour d'une thématique commune, ils ne l'abordaient pas nécessairement sous le même angle.

Celui de Michel Serres adopte un positionnement qu'on peut qualifier de classiquement écologiste ou environnementaliste, s'intéressant au comportement concret de l'homme dans et à l'égard de la nature. Celui de Christian Godin place la réflexion sous l'angle du sentiment, en l'occurrence la haine. Celui de Francis Wolff ne traite pas tout à fait le même sujet puisqu'il s'intéresse à la nature humaine dans une perspective plutôt bioéthique. Il se distingue des deux autres en cela qu'il envisage la nature non pas comme extérieure à l'homme, mais comme une part de l'homme lui-même. Il est toutefois assez proche du texte de Godin en ceci que dans les deux cas, la nature est perçue comme un obstacle ou une adversité à surmonter, surpassement par lequel l'homme manifesterait sa puissance et, au fond, sa pleine humanité.

Les attentes du jury

Compte tenu de ces entrées différentes au sein d'une même thématique, la première difficulté du sujet et donc la première attente du jury consistaient à identifier la problématique autour de laquelle il serait possible de faire dialoguer les trois textes.

Le jury attendait également des candidats une bonne compréhension du positionnement et des thèses générales de chaque texte au regard de cette problématique.

Il attendait encore que cette compréhension donne lieu à une confrontation structurée et pertinente des argumentaires développés par chaque auteur.

Enfin, comme chaque année, il était attendu du candidat que son propos se conforme au cadre formel spécifique à l'exercice.

S'agissant du nombre de mots, une pénalité d'un point est appliquée par dizaine de mots manquants ou excédentaires par rapport à la fourchette admise (270-330 mots). S'agissant de l'orthographe, une pénalité d'un point est appliquée toutes les trois fautes à partir de la quatrième.

Moyenne de l'épreuve : 10,03 - Ecart-type : 4

Remarques de correction

Parmi les qualités les plus discriminantes cette année, le jury a relevé l'aptitude des candidats à repérer le questionnement commun susceptible de faire dialoguer les textes du corpus, et, corollairement, l'aptitude à classer les idées selon leur importance dans chaque texte. Ainsi, au sein du corpus proposé cette année, les trois auteurs évoquaient peu ou prou, à un moment de leur réflexion, le monde contemporain et l'économie capitaliste, mais ce sujet ne constituait pas l'essentiel de leur réflexion.

Le texte de Michel Serres par exemple n'évoquait l'économie de marché que dans le dernier paragraphe (« consommation de biens », « croissance », « dumping ») où quelques lignes étaient consacrées au constat d'une pollution croissante dans le monde moderne. Mais le phénomène observé dans l'ensemble du texte rendait compte du comportement de l'homme de toute éternité. Le texte s'attachait d'ailleurs à évoquer l'homme ordinaire pour observer que « chacun s'expanse dans l'espace ». A cet égard, le rapport de l'homme à la nature était assez primitif, et nullement le fait de l'homme contemporain acteur des sociétés capitalistes. Quelques lignes ne peuvent être le cœur de la réflexion qui, bien naturellement, trouve à se développer et à se ramifier dans l'ensemble du texte.

De même, le texte de Christian Godin n'abordait pas le rapport de l'homme à la nature sous l'angle de l'économie mais à partir de l'art qui révélait la haine de l'homme moderne, détaché des croyances, à l'égard de la nature. En fait de capitalisme, c'est de « prométhéisme » (référence mythologique plutôt qu'économique) que Godin parlait. Là encore, le dernier paragraphe comportait des termes économiques (« idéologies ennemies du libéralisme et du communisme », « triomphe industriel ») mais il ne s'agissait que du dernier paragraphe, et de 3 ou 4 lignes sur une quarantaine...

Quant au texte de Francis Wolff, s'il mentionnait « l'idéologie libérale de la nouvelle économie biotech », il réfléchissait à la question du transhumanisme ou même du posthumanisme c'est-à-dire à une question de bioéthique.

On se fourvoyait donc en plaçant au premier plan des remarques relatives à l'économie capitaliste qui n'apparaissaient qu'en toile de fond dans les textes. La synthèse de textes porte volontiers sur des problèmes contemporains abordés par des penseurs modernes, mais cela ne signifie pas qu'elle porte toujours sur des problématiques relatives à l'économie.

De la même façon, l'athéisme présent chez Godin et Wolff n'apparaissait pas chez Serres, pas plus que la question de l'animalité de l'homme, présente chez Serres et Wolff, n'apparaissait chez Godin : il était donc impossible de faire de l'une de ces idées l'un des axes de la synthèse.

Aussi bien la réussite de l'exercice dépend-elle d'une lecture fine de chacun des textes, capable à la fois d'en dégager des axes centraux dans leur réflexion propre, et de nouer une confrontation précise dans leur perspective commune

Autre qualité particulièrement discriminante, l'aptitude à construire un plan marquant une logique progressive cohérente et non redondante.

Certains candidats proposent en effet des plans dont la logique progressive n'apparaît guère. Dans le plan suivant par exemple, il semble que deux parties se rejoignent :

I – Quel rapport l'homme entretient-il avec la nature ?

II – Quelles sont les causes d'une telle attitude ?

III – Comment l'homme agit-il sur la nature ?

Dans cet autre plan, pis encore, les trois questions se superposent manifestement :

I – Dans quelle relation l'homme s'inscrit-il avec la nature ?

II – En quoi se détache-t-il de la nature ?

III – Dans quelle mesure s'éloigne-t-il de la nature ?

En revanche les correcteurs ont eu le plaisir de rencontrer d'heureuses propositions qui sont d'une grande cohérence et propres à favoriser des confrontations riches et fécondes.

Problématique : les sociétés modernes remettent-elles en cause l'ordre de la nature ?

I – Comment s'illustre la démesure de l'homme face à la nature ?

II – Quels facteurs sont à l'origine de la mise en cause de l'ordre naturel ?

III – Ce désir de bouleversement de l'ordre naturel peut-il être endigué ?

Mieux encore :

Problématique : l'homme tout-puissant peut-il dominer la nature ?

I – Comment se manifeste l'emprise de l'homme moderne sur la nature ?

II – Comment expliquer cette volonté de domination ?

III – Mais l'homme n'est-il pas rattrapé par la nature ?

Pour finir, le jury a constaté que les contraintes strictement formelles de l'exercice sont bien connues et correctement maîtrisées par les candidats. Quant aux copies fortement défailtantes sur le plan de l'expression, de la syntaxe et de l'orthographe, elles se sont avérées relativement rares, ce dont on ne peut que se féliciter.

Conseils aux futurs candidats

Au cours de leur préparation, les candidats doivent s'exercer à dépasser une lecture myope des textes pour en percevoir, au-delà du mot à mot, ou du phrase à phrase, la visée d'ensemble du propos. Non seulement, cela éviterait des erreurs de compréhension grossières sur les textes, mais permettrait de repérer plus efficacement et plus pertinemment l'axe problématique commun qui permettra de construire la synthèse. En effet, la bonne synthèse est celle qui a repéré l'essentiel de la pensée de chaque auteur et qui parvient à confronter les trois réflexions tout en conservant l'axe majeur propre à chacun. En particulier, la lecture attentive des textes doit permettre de distinguer l'exposé d'une thèse et le point de vue de l'auteur sur cette thèse, surtout quand il s'agit d'un point de vue critique. Il était par exemple important de tenir compte de la distance avec laquelle Christian Godin évoque une haine des sociétés contemporaines à l'égard de la nature dont il n'est assurément pas le promoteur, ou encore de la même distance avec laquelle Francis Wolff relayait le discours enthousiaste en faveur du transhumanisme au début du texte 3, un enthousiasme auquel l'auteur n'adhère assurément pas.

On ne saurait donc trop rappeler l'importance d'une conceptualisation nette, qui implique de saisir les concepts majeurs engagés par chacun des auteurs ; d'évaluer l'objet commun à leurs propos ; d'explicitier rigoureusement les termes du dialogue entretenu par les textes du corpus. Cela suppose d'embrasser chaque texte dans son ensemble et, surtout, dans son unité et sa perspective argumentative ; cela implique aussi de tendre à formuler des questions les plus limpides possibles : la saisie des concepts, si elle constitue l'une des difficultés majeures de l'épreuve, n'impose pas pour autant l'emploi d'un vocabulaire hermétique. Aussi est-il recommandé aux candidats de soupeser avec prudence les termes destinés à saisir les concepts : « le naturel » n'est pas « la nature » – se demander si « le naturel a un avenir » revient à embrasser l'équivoque, quand la synthèse constitue au contraire un exercice d'explicitation. La meilleure voie demeure celle d'un lexique simple, l'emploi de termes plus recherchés n'étant appréciable qu'à la condition d'une parfaite maîtrise de leur signification : dans une formulation telle que « le système productiviste est devenu ontologique à l'homme », l'adjectif « essentiel » serait plus clair que « ontologique », dont il n'est pas synonyme – pas plus que ne le sont la « transcendance » et l'« idéologie », ou l'« anthropologie » et « l'humanité ». Il importe de faire preuve d'une certaine exigence terminologique, pour ne pas confondre « la nature » et « le naturel », « l'animalité » et « la bestialité », ou « le capitalisme » et « l'industrialisation ». Ce manque de rigueur terminologique peut engendrer de graves problèmes de cohérence dans la conception d'ensemble de la copie, lorsque les différentes questions reposent sur des termes d'emploi incertains. Les candidats auront donc intérêt à relire leur plan en s'interrogeant sur la rigueur des concepts qui les structurent, en se méfiant des équivoques favorisées par des emplois peu précis. Il importe ainsi de vérifier que les trois questions proposent une véritable progression ; de la même façon, il importe d'être attentif à ne pas plus juxtaposer les trois auteurs (comme le font certains candidats qui ont recours à des outils de liaison dont la valeur logique reste faible, comme « par ailleurs », « de plus », « quant à un tel », ou « pour sa part », peu susceptibles d'opérer un vrai travail de synthèse),

qu'à les confondre (comme y conduit l'emploi de la formule « de même », particulièrement maladroite dans le cadre de cet exercice en particulier : en effet, deux auteurs ne pensent ni ne s'expriment exactement « de même » ; c'est au contraire leur singularité qu'il s'agit de dégager). Nous ne pouvons qu'inviter les étudiants à dégager précisément ce qui distingue les textes qui leur sont proposés, en fonction notamment des différents plans où ils se situent, ainsi que des méthodes d'analyse qu'ils privilégient. Des lignes de force se dessineront ainsi plus nettement, qui permettront aux candidats d'échapper au risque d'une simple compilation des points de vue.

Le jury encourage également les candidats à être attentifs au ton qui peut caractériser certains des textes. C'est ainsi que la tonalité « rabelaisienne » (« aristophanienne » ?) du texte de Serres a très rarement été mentionnée. Sans doute embarrassés par le vocabulaire délibérément provocateur, voire ordurier, les candidats, dans le meilleur des cas, ont parlé d'« ironie », presque jamais de « ton polémique ». Et c'est dommage, car la prise en compte du ton constitue une porte d'entrée opératoire dans les textes. C'est même l'un des moyens de dépasser le sens littéral du propos pour accéder à sa visée argumentative. Enfin, prendre le temps de considérer le titre des ouvrages dont sont tirés les textes aurait pu, cette année, aider les candidats à saisir rapidement la perspective de la réflexion qu'ils proposaient : le sous-titre de l'ouvrage de Michel Serres, « Polluer pour s'approprier », clarifiait ainsi l'enjeu de sa réflexion, et la clarté du titre de l'ouvrage de Christian Godin aurait permis d'éviter certains contresens sur son texte.

Corrigés type

PROPOSITION 1

*Quels rapports l'homme entretient-il aujourd'hui avec la nature ?
Serait-ce un rapport d'hostilité ?*

Assurément pour Michel Serres qui voit en l'homme un pollueur invétéré traitant la nature comme un vaste dépotoir, y déversant généreusement déjections « dures », les déchets, et « douces », la publicité. Francis Wolff y voit plutôt un // rapport d'adversité qui s'exprime notamment au sein du mouvement transhumaniste, convaincu que les biosciences permettront bientôt de surmonter toutes les souffrances imaginables comme la maladie ou la mort. Pour Christian Godin, cette adversité confine à la détestation, comme le montrent le cinéma et la littérature moderne où la nature, // quand elle est présente, apparaît exclusivement comme terrain d'expression du dépassement humain.

Cette hostilité est-elle un fait de modernité ?

Christian Godin et Francis Wolff le croient. Godin remonte à l'Humanisme, relayé ensuite par le nietzschéisme qui entérine la mort de Dieu. Wolff remonte moins loin mais élargit le spectre // des influences idéologiques, évoquant l'esprit individualiste et libertaire des années 1970 et 1980 couplé aux formidables progrès des bio-sciences, pour aboutir à l'analyse similaire d'un prométhéisme moderne fondamentalement athée qui nourrit un sentiment d'hybris humaine. Michel Serres, au contraire, voit dans la pollution un fait de nature // intemporel : l'homme pollue son environnement comme un animal marque son territoire, pour prévenir les intrusions extérieures.

Dès lors, dans quelle mesure la modernité œuvre-t-elle à la destruction de la nature ?

L'utopie transhumaniste laisse Francis Wolff serein. Ce rêve de réduire l'homme à une machine est voué à // l'échec car il méconnaît l'indissociabilité entre corps et esprit et l'irréductible part du vivant qui fondent notre essence. Christian Godin et Michel Serres sont plus pessimistes car le régime de concurrence qui structure le monde moderne travaille à la destruction de celui-ci. Pour Godin, l'histoire du XXe siècle // montre que les rivalités entre grandes puissances provoquent des désastres environnementaux. Pour Serres, le capitalisme, fondé sur la conquête de marchés, exacerbe la logique animale d'appropriation par la pollution. (330 mots)

PROPOSITION 2

La nature est-elle passée sous l'emprise de l'homme ?

Comment l'homme affirme-t-il son emprise sur la nature ?

Pour Michel Serres, il s'approprie son environnement en y imprimant sa marque, avec les déchets qu'il y rejette comme avec les messages publicitaires qu'il y inscrit. Plus // largement, Christian Godin constate que la nature n'est plus l'objet de l'admiration esthétique de l'homme, qui veut à présent la transformer à sa guise. Selon Francis Wolff, ce fantasme prométhéen rêve même de modifier la nature humaine : l'utopie transhumaniste cherche ainsi à supprimer les processus du vivant // – naissance, maladie, mort – auxquels elle est soumise.

Faut-il imputer ce rapport de force à la modernité ?

Assurément, pour Christian Godin : si l'affirmation d'une toute-puissance de l'homme trouve sa source dans l'éloge humaniste de la volonté, elle culmine dans la modernité industrielle et athée. Francis Wolff souligne // lui aussi l'importance de l'athéisme, mais enracine ce rapport dans les années 1970 et 1980, où les biotechnologies, adossées à une idéologie hédoniste et individualiste, ont conduit à réduire la nature humaine à un pur mécanisme. Pour Michel Serres au contraire, cela relève d'une volonté ancestrale de marquer // son territoire en plaçant une frontière entre soi et les autres, volonté cependant amplifiée par le capitalisme moderne.

Cette emprise de l'homme sur la nature est-elle donc sans limite ?

Non, pour Francis Wolff, car la nature résiste en l'homme : celui-ci n'étant ni un pur esprit, ni // un simple corps, il ne pourra jamais être considéré comme une machine intelligente. Michel Serres est moins optimiste : les défenseurs de l'environnement semblent bien faibles face aux puissances capitalistes. Christian Godin est le plus pessimiste : la religion et la morale étant désormais considérées comme aliénantes, il n'y a plus aucun // frein à la volonté humaine, dont les dérives apparaissent aussi bien dans le communisme soviétique que dans le libéralisme américain. (320 mots)